

Parret le passeur

Une épistémologie pour la sémiotique

Sémir Badir

Fonds National belge de la Recherche Scientifique / Université de Liège

1

L'existentialisme fut la dernière philosophie à se vivre comme une expérience totale, c'est-à-dire autonome et complète. La vie et la connaissance pouvaient encore être saisies par le philosophe existentialiste dans leur intégralité. Ce n'était pas seulement un système de pensée, mais un état d'esprit dans lequel le philosophe trouvait son identité : était philosophe celui qui parvenait, par la profondeur distanciée de son regard, à saisir le monde comme totalité. Mais au début des années 60, au moment où Herman Parret entreprend des études de philosophie, le monde avait commencé de changer. Les sciences humaines, qui jusque dans les années 50 n'étaient faites que d'îlots singuliers, accèdent peu à peu à une reconnaissance en tant que zone organisée du savoir. Or, deux faits vont faire de cette émergence une grande préoccupation pour les jeunes philosophes. Primo, dans l'histoire de la philosophie, les matières dont s'occupent les sciences humaines — l'esprit, la société, le langage, le pouvoir, le travail, le ciel et la terre — ont toujours été l'apanage des philosophes¹. La philosophie n'a pas cédé volontiers ses matières, et c'est toujours au prix d'un effort de redéfinition et de réduction de son expérience propre qu'elle a réussi à préserver ce qui faisait sa valeur — une saisie de la totalité. Secundo, ceux-là même qui, à la fin des années 40 et durant les années 50, ont fait des matières humaines les objets de nouvelles disciplines venaient, pour un grand nombre d'entre eux, de la philosophie, ou du moins manifestaient une grande familiarité avec elle. La chose n'est pas très étonnante : dès lors que les formations universitaires manquaient pour ces disciplines, il fallait bien, pour ceux qui cherchaient à s'y initier, qu'une étude quelconque y soit substituée, et celle de la philosophie, au moins pour la première raison mentionnée, apparaissait comme la moins éloignée de cet objectif. Sans doute aussi que ceux-là qui ont émigré depuis la philosophie éprouvaient une sorte de fatigue, voire une inadéquation, entre la philosophie et sa visée. Si les Lévi-Strauss, Balandier, Lacan, Piaget, Aron, Braudel, Corbin, Gauchet, Leroi-Gourhan et autres Eliade ont pu inquiéter les philosophes, c'est parce qu'eux-mêmes regardaient vers et depuis la philosophie.

Il faudrait avoir une perception générale du savoir qui s'enseignait et qui se diffusait dans les années 50 pour apprécier, dans tous ses aspects, ce que cela pouvait signifier pour un philosophe de s'intéresser de près à la linguistique, ainsi que l'a fait le jeune Parret, alors assistant à l'institut de philosophie de l'Université de Louvain auprès d'un épistémologue de renommée internationale, le professeur Alphonse de Waelhens. Une socio-analyse de son parcours biographique, comme Pierre Bourdieu l'a appliquée à son propre parcours², ne manquerait certainement pas d'intérêt. Car la carrière philosophique procède, comme toute autre carrière, d'une stratégie d'élection qui réclame l'adhésion des candidats. Or, pour les philosophes frais émoulus à la fin des années 50, le geste d'émancipation vis-à-vis de la

¹ Les dénominations des facultés ont gardé, longtemps après la réorganisation des savoirs, la mémoire de cet ancien ordre gnoséologique : par exemple elles sont nommées, dans les universités belges, « faculté de philosophie et lettres » et même, dans les universités allemandes, purement et simplement « faculté de philosophie ».

² *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.

philosophie s'inscrivait parfaitement dans la logique même de leur parcours philosophique³. Symptomatique de ce nouvel état d'esprit, je retiendrai cette anecdote recueillie en confidence : Parret avait toute latitude pour jouer le garçon de l'air, pourvu qu'il revienne faire, chaque quinzaine, un rapport à son patron sur « ce qui se disait à Paris ». En tout état de cause, cela l'a laissé libre de poursuivre sa formation auprès des personnalités qui occupaient alors des places d'avant-garde, tels Jacques Lacan (dont la séminaire se tenait à l'École normale supérieure), Claude Lévi-Strauss (au Collège de France), Michel Foucault (à l'École pratique des hautes études), puis, deux ou trois années plus tard, auprès de Roland Barthes et de Jacques Derrida.

Mais c'est donc surtout vers la linguistique que Parret tourne ses regards. Pour motiver ce choix, on peut faire valoir sa première formation, en philologie romane, dans une université — ici même — où la plupart des cours se donnait en français. La double formation est l'un de ces indices de la nouvelle manière de philosopher. Dans sa thèse de doctorat, Parret discute et compare entre elles les thèses de Ferdinand de Saussure avec celles de ses deux plus grands continuateurs autoproclamés, Louis Hjelmslev et Luis Prieto (la majeure partie de cette thèse sera publiée sous le titre de *Language and Discourse* en 1971). Toutefois, là où beaucoup de philosophes qui, par prudence ou par dédain, délaissent les avancées contemporaines de la discipline dans laquelle ils font quelques exercices exploratoires, Parret au contraire complète cette formation livresque par les séminaires et les contacts avec la linguistique la plus moderne de son temps.

Où se faisait alors cette linguistique ? À Paris, sans doute, où l'on pouvait s'initier à la linguistique structurale par les cours dispensés par André Martinet à la Sorbonne. Mais surtout aux États-Unis, sur la côte est, à Cambridge où sévissait Noam Chomsky et où s'était réfugié Roman Jakobson, et à Yale où se trouvait Sidney Lamb, mais aussi en Californie, à Berkeley et à Stanford, où il rencontre Wallace Chafe, George Lakoff et Michael Halliday, mais encore en Allemagne, parce que Peter Hartmann mène à l'université de Constance une sémantique pragmatique présentant une alternative au formalisme chomskyien, et à Moscou où il fait la connaissance de Sebastian Šaumjan. La plupart de ces interlocuteurs étaient les aînés du jeune Parret d'à peine dix ans. Ce sont eux néanmoins qui, alors à la pointe de leur discipline, ont ouvert les chemins qui conduiront à la pragmatique et à la linguistique cognitive. Et Parret, en toute modestie, s'est fait l'auditeur de leurs thèses dans un livre resté fameux, *Discussing Language*, paru en 1974, offrant ainsi le panorama international des recherches les plus avancées dans la discipline linguistique.

On le voit, la visée philosophique de la totalité a ici rempli un office excellent. Tant par la recherche des fondements que par un sens à la fois panoptique et critique, Parret est parvenu à

³ On peut citer un extrait, non dénué d'humour, sinon d'humour, que Bourdieu écrit à propos des philosophes qui sont devenus dans le champ philosophique des « dominants » durant les années soixante-dix :

Ils ont sans doute d'autant plus affirmé leur souci de maintenir et de marquer les distances à l'égard de ces sciences roturières [les sciences humaines] que, au début des années soixante, celles-ci ont commencé à menacer l'hégémonie de la philosophie. C'est ainsi que, dans leur confrontation avec elles, ils ont été conduits à mimer la rhétorique de la scientificité (à travers notamment ce que j'appelle l'effet -logie : « grammatologie », « archéologie », etc., et d'autres ressorts rhétoriques, particulièrement visibles chez les althussériens) et à s'approprier discrètement nombre de leurs problèmes et de leurs découvertes (il faudra que quelqu'un fasse un jour le recensement des emprunts que les philosophes de cette génération ont faits sans presque jamais le dire — moins par malhonnêteté que par une tradition de hauteur souveraine et pour ne pas déroger — à la caste inférieure des linguistes, des ethnologues et même, surtout après 1968, des sociologues). (*Op. cit.*, p. 24-25.)

donner une image fidèle et détaillée de la linguistique du XX^e siècle. On le doit, je crois, à une qualité développée au plus haut point chez celui-ci et que j'ai d'autant moins d'hésitation à reconnaître qu'elle est demeurée chez lui intacte, exempte de toute érosion. Je veux parler de son exceptionnelle générosité d'écoute. Exceptionnelle, elle l'est vraiment, parce qu'à l'encontre de la curiosité, pourtant si vantée dans les carrières intellectuelles, elle ne se ramène pas narcissiquement à une capitalisation du savoir, mais qu'au contraire elle prête à l'autre la chance de se faire valoir dans les conditions qui sont les seules véritablement méritantes, à savoir pour la valeur de ses idées et de sa recherche intellectuelle, et non pour sa propension à vendre celles-ci au meilleur prix aux instances de consécration, médiatiques comme institutionnelles.

2

Au degré d'investissement qui a été le sien, on pourrait se demander pour quelle raison Parret n'est pas tout simplement devenu linguiste. De ce genre de conversion, on connaît des exemples qui sont à peu près de sa génération. Je pense en particulier à Louis Porcher, agrégé de philosophie, devenu un spécialiste renommé de la didactique du français langue étrangère. On aurait pu à tout le moins imaginer une carrière d'historien et d'épistémologue de la linguistique, comme Sylvain Auroux ou Michel Pêcheux, également philosophes de formation, en ont adopté le parcours, mettant en pratique des connaissances philosophiques pour structurer une histoire raisonnée des idées et des courants linguistiques. Parret n'a pas fait ce saut vers une pratique strictement linguistique, ou une pratique historienne de cette discipline. Mais il me faut différer le moment d'en rendre compte parce qu'on ne peut le comprendre que dans le contexte très particulier de ce qui s'est passé en France, dans la mouvance structuraliste, au moment où Parret aura eu à faire des choix décisifs pour sa carrière.

Auparavant, disons de quelle manière il a produit en philosophe des études sur la linguistique. Dans cette voie, peu d'exemples lui étaient offerts par les maîtres de l'époque. Les vagues allusions à Saussure d'un Merleau-Ponty, par exemple, ne pouvait pas être d'un véritable recours. Par contre, un philosophe qui est de la même génération que lui va jouer un rôle déterminant — essentiellement négatif, comme on va le voir — dans les positions qu'il adoptera au même moment. Il s'agit de Jacques Derrida, dont Parret peut se flatter d'avoir saisi très tôt l'audace et la portée des réflexions. Il lui consacre entre 1969 et 1975 quatre études⁴, dont la dernière, « *Grammatology and Linguistics* », parue en anglais dans la prestigieuse revue *Poetics* (1975a), sera parmi les tout premiers articles (sinon le premier) à faire connaître la pensée du phénoménologue français dans le milieu anglo-saxon. Comme on le sait, le projet grammatologique vise à dépasser le cadre des problématiques qui opposent philosophes et linguistes. En particulier, le problème de la prévalence de la pensée sur le langage (thèse ordinaire de la philosophie) ou au contraire du langage sur la pensée (thèse linguistique), problème qu'avait réactivé un article d'Émile Benveniste sur les catégories aristotéliennes, doit être déconstruit au moyen d'une réflexion plus générale sur les fondements de la pensée occidentale. Cependant, un des termes de cette problématique a été biaisé dans la présentation qu'en fait Derrida. Celui-ci présente la linguistique structurale dans une « tradition » pour laquelle la pensée de Saussure tient lieu d'origine. Or, dans ce regard

⁴ Ils ont été repris dans un recueil intitulé *Het denken van de grens. Vier opstellen over Derrida's grammatologie* (Leuven, Acco, 1975).

rétrospectif, il fait remonter à Saussure des thèses qui sont celles d'une tendance seulement de la linguistique structurale, illustrée par les travaux de Benveniste et de Jakobson. C'est ici que l'enjeu de la lecture des textes de Saussure est crucial. Parret, renchérissant sur les études qu'il avait effectuées pour sa thèse de doctorat, montre que le concept d'arbitrarité élaboré par le linguiste de Genève implique en fait, contrairement à la présentation qu'en donne Derrida, une réciprocité non dirigée de la pensée et du langage, c'est-à-dire, dans les termes de Saussure, du signifiant et du signifié, ou encore, cette fois dans ceux de Husserl, de l'expression et de la signification. En somme, la grammatologie s'est accordé des mérites qu'elle aurait pu déjà trouver en germe chez Saussure. Le « potentiel déconstructif de la théorie saussurienne du langage », conclut Parret, « est sous-estimé » (1975a : 124).

Cette conclusion est pour moi hautement instructive et je souhaite lui donner pour implication quelque enseignement sur ce que peut et ce que ne doit pas faire le philosophe devant une autre discipline. En fait, la position de Derrida est on ne peut plus conforme à l'habitus philosophique. D'une part, il cherche à se situer nettement, à travers la promotion de la grammatologie, au-dessus de la mêlée, réussissant à mettre dos à dos, les thèses philosophiques antérieures et les propositions nouvelles venues des linguistes (il prétend que la grammatologie dispense pour les uns et les autres à la fois la médecine et le poison). Mais, d'autre part, ce geste même de relève, cette *aufhebung* dont Hegel a dessiné le contour séducteur (séducteur, parce qu'elle s'apparente au degré divin de la résurrection), n'a de validité que dans le contexte philosophique. La grammatologie en ce sens est le dernier avatar de la « révolution » dans ce pays de Philosophie où une paix durable est l'exception. Derrida n'a d'ailleurs eu que faire d'intéresser les linguistes aux propos qu'il tient, et c'est par ce dédain même qu'il les tient et les soumet au pouvoir symbolique de la philosophie. Sa lecture de la littérature linguistique est souvent réductionniste, comme l'a souligné Parret, ce qui empêche tout dialogue véritable⁵. Mais quand Parret rapporte et critique les thèses de Derrida, ce n'est pas en en prenant simplement le contre-pied ; ce qu'il remet en cause, c'est la situation des thèses de ce dernier dans l'orbite exclusif de la philosophie. Deux procédés concourent à cette remise en ordre : d'une part, Parret prête aux textes des linguistes non seulement une attention soutenue, mais il prend également leurs propositions au sérieux, c'est-à-dire en les jugeant à la même hauteur que des propositions directement issues de la philosophie ; d'autre part, il ne cherche pas à se mettre lui-même au-dessus du débat, ni à se placer à un degré d'élévation par rapport au projet grammatologique, mais il fait fructifier, par un acte de *lecture*, les rapports thématiques et problématiques entre linguistique et philosophie.

C'est en tout cas une telle conduite qu'il va appliquer dans ses propres études, et qui va le faire croiser entre eux les textes de Husserl avec ceux de Saussure, de Peirce avec Hjelmslev, de Wittgenstein avec Benveniste, de Frege et des philosophes du Cercle de Vienne avec ceux de la linguistique pragmatique, de Locke avec Condillac, ou encore de Kant avec Marty. Parmi toutes ces rencontres préparées, j'en mentionnerai deux qui ont fait l'objet de développements longs et récurrents dans son travail.

⁵ Invité à répondre de ses thèses lors d'un colloque dont l'initiative revenait à des linguistes, qui l'avaient pourtant lus avec attention, Derrida ne s'est prêté aux questions et objections qu'avec beaucoup de réticences. Le résultat de ces incompréhensions plus ou moins entretenues a été reporté dans les *Actes du colloque « Pourquoi et comment faire l'histoire des sciences humaines »* (Imprimerie de Paris X, 1982). Sur la lecture derridienne, voir également Jean-Louis Chiss & Christian Puech, *Fondations de la linguistique*, Bruxelles, De Boeck, 1987, pp. 301-316.

La première réalise une confrontation des axiomatiques structurale et phénoménologique, en partant principalement du *Cours de linguistique générale* de Saussure, pour la linguistique structurale, et des *Recherches logiques* de Husserl, pour la phénoménologie (1973 ; repris dans 1987a). Dans ces deux textes, à peu près contemporains, une pensée du signe apparaît d'entrée de jeu, ainsi qu'un accent sur le concept d'articulation. Pourtant ce sont les différences qui prévalent dans leur comparaison, car elles sont amenées à devenir des différences paradigmatiques. Chez Husserl, le signe n'est articulé que pour dissocier des fonctions entre ses parties, indication d'un côté, expression de l'autre. Au contraire, chez Saussure, l'articulation du signe est hétéromorphe et pointe des systèmes irréductibles l'un à l'autre. La partition du signe ne va jamais de soi chez Saussure ; si le signifiant devient la *contrepartie* du signifié, c'est parce qu'il connaît une organisation propre (en phonèmes) qui ne concorde pas à l'analyse sémantique. Tel est du reste le principe sémiologique à la base des développements de la linguistique structurale. Cependant, dans ces développements même, on peut estimer que le paradigme phénoménologique aura sans cesse contaminé le paradigme sémiologique, provoquant des retournements de situation aussi surprenants à détecter que subtils à expliquer. Suivant Parret, j'en signale deux qui ont connu d'importants retentissements. Premièrement, la linguistique structurale est toujours guettée par la menace de donner à l'un des deux ordres qui fondent le système linguistique, l'ordre du signifiant et l'ordre du signifié, la prévalence sur l'autre, ce qui conduit soit au phonologisme (celui de Jakobson et des fonctionnalistes) soit au sémantisme⁶. Et cependant, lorsque le paradigme phénoménologique impose ainsi au langage ses fonctions, la linguistique structurale ne peut pas échapper à l'écueil du psychologisme contre lequel Husserl avait précisément développé ses recherches phénoménologiques. Parmi les linguistes, un seul successeur direct de Saussure aura bien vu ce danger ; c'est Hjelmslev. Mais, paradoxalement, c'est en se maintenant au plus loin des « prémisses phénoménologiques » que Hjelmslev est au plus près du projet husserlien. Et Parret de se demander à juste titre si « l'*algèbre linguistique* de Hjelmslev n'est pas l'*arithmétique des formes* proposée par Husserl » (1987a :31). Car, sans doute, en dépit des différences entre le projet sémiotique et le projet phénoménologique, « la forme est plus originaire que le signe et la signification » (*ibid.*). En retour — et c'est ici que réside le second retournement —, lorsque Merleau-Ponty s'attaque à la philosophie du langage contenue dans les *Recherches logiques* pour construire une phénoménologie du sensible, c'est à l'aide des propositions saussuriennes. Mais Saussure est lu cette fois dans une direction diamétralement opposée aux appropriations hjelmsleviennes. Pour Parret, prendre Saussure au sérieux, ce n'est pas donner raison à l'une ou l'autre des interprétations dont il a fait l'objet ; c'est prendre acte des hésitations de sa réflexion et des ambiguïtés contenues dans ses écrits. Le jeu des rapprochements à étudier comprend par conséquent quatre termes : l'œuvre de Saussure, celle de Husserl, et les travaux de leurs successeurs, en linguistique structurale comme en philosophie phénoménologique. C'est par un va-et-vient, décontracté quant au but poursuivi mais méticuleux quant à l'examen des propositions, que Parret sera ainsi parvenu à établir un dialogue véritablement fécond entre les différentes parties concernées.

Cette étude trouvait encore ses bases dans les recherches menées pour le doctorat. La seconde que je voudrais évoquer a trouvé son aboutissement vingt années plus tard, en 1995, ce qui dénote, sinon de la constance des intérêts que Parret a marqué pour les théories linguistiques, du moins de la persévérance de sa démarche intellectuelle vis-à-vis d'un certain type de

⁶ C'est, on l'aura reconnu, justement en ceci que consiste la critique de Derrida envers la linguistique structurale.

problèmes. Entre les deux études évoquées, Parret aura lu à fond Kant, et c'est ainsi au kantisme que se mesure cette fois la linguistique. Plus particulièrement, il s'agit d'une étude visant à montrer comment une grammaire casuelle, celle développée par Hjelmslev en 1935 dans *La Catégorie des cas* et reprise plus récemment, avec des moyens épistémologiquement distincts, par des linguistes cognitivistes, est liée aux thèses localistes. Or, bien auparavant, en 1827, la grammaire casuelle avait été développée par Wüllner, un disciple de Bopp. Pour Wüllner, l'espace, le temps et même la causalité logique dérivent d'une impossibilité à concevoir les relations autrement que sous formes spatiales. La réalité serait ainsi perçue par le sujet selon une intuition spatiale et c'est aussi de la sorte qu'elle est décrite dans les structures de la langue. Cette épistémologie éminemment kantienne permet de construire un modèle grammatical radicalement opposé aux grammaires générales, lesquelles cherchent à apposer à la langue une catégorisation logique universelle. C'est un tel modèle que reprend Hjelmslev, dont le dictat épistémologique a pour termes *empirisme*, *systématisme* et *immanence*. À la lumière des travaux de Lévy-Bruhl sur la mentalité primitive (prétendue telle), Hjelmslev redéploie la conception spatiale des cas sur un modèle *sublogique* qui confirme, en lui fournissant de nouvelles armes, l'opposition d'une tendance séculaire de la grammaire aux modèles logicistes. Le modèle sublogique consiste à faire prévaloir sur les termes contraires une loi de participation : ce qui s'oppose en premier lieu, ce ne sont pas des termes contraires, mais bien un terme simple vis-à-vis d'un terme complexe qui le subsume. Ce qui fait le prix de cette étude, outre le fait que ce qu'elle rapporte est très peu connu, réside là encore dans la possibilité d'un va-et-vient entre deux histoires, celle de la grammaire, de Wüllner à Hjelmslev et aux cognitivistes, et celle de l'épistémologie, à partir de Kant. Parret montre que les traditions disciplinaires sont perméables les unes aux autres, mais aussi qu'en subissant les influences, elles produisent des états paradoxaux, dont il importe de montrer toute la complexité. Ainsi Hjelmslev accorde-t-il dans *La Catégorie des cas* un immense crédit à Wüllner mais en refoulant entièrement le sensualisme de ce dernier. Le rationalisme anti-logiciste auquel il aboutit conserve la marque de ces tensions. En revanche, il s'oppose à Marty, ce qui contribue à le rapprocher de Husserl, alors même que Marty développait également des conceptions localistes, certes modérées. Ceci permet de mieux comprendre la place intermédiaire qu'occupe *La Catégorie des cas* dans l'œuvre de Hjelmslev, entre les *Principes de grammaire générale* et les *Prolégomènes à une théorie du langage* ; mais aussi, par delà cette œuvre, les efforts de transformation paradigmatique que devront opérer ceux qui s'en réclament, Greimas et Parret lui-même, pour réintroduire le corps dans le subjectivisme épistémologique de la sémiotique. « La grammaire des cas de Hjelmslev a-t-elle un avenir ? », interrogeait Parret en conclusion.

Oui, à condition que l'on redéfinisse le critère d'immanence et le critère systématologique — plus de transcendance et plus d'hétérogénéité. Ce qui devrait permettre de penser d'une part le corps du langage, le corps sensible parlant, et d'autre part l'imagination langagière polyvalente œuvrant selon une grande gamme de registres et de tonalités. En fait, ces deux exigences n'en font qu'une : penser le langage comme un corps symphonique. C'est la musique du corps, dans le grain de la voix et jusque dans le sens que les oreilles analysent, qui me manque chez Hjelmslev (1995 : 27).

On reconnaît là les sujets d'intérêt que Parret va poursuivre durant toute sa vie de recherches. Il y a là encore, je crois, l'occasion d'un enseignement en matière de comportement éthique du philosophe vis-à-vis des textes, surtout lorsqu'ils viennent d'une autre discipline que la philosophie. Pour faire dialoguer les textes au sein d'une discipline, c'est-à-dire pour ne pas

avoir une vision téléologique de l'histoire de cette discipline (ce qui mettrait inévitablement le commentateur en position de supériorité, au bout de la chaîne), une certaine neutralité est nécessaire. *A fortiori*, il importe de garder une certaine réserve pour mener sainement un dialogue interdisciplinaire, dès lors qu'on ne peut pas ne pas être soi-même situé dans l'une ou l'autre des disciplines concernées. Mais la neutralité adoptée par Parret n'est pas pour autant externe aux confrontations qu'il met en scène. Son parti est celui d'une thématique particulière, et l'examen qu'il porte aux textes est toujours une interrogation sur les moyens et les obstacles épistémologique afférents à cette thématique. Dans sa thèse de doctorat, celle-ci se cristallise autour de la notion de *discours*. Par la suite, la linguistique pragmatique est ce qui va étendre la discursivité dans un ensemble de procédés rhétorique qui exposent le corps du sujet parlant. Puis la sémiotique, solidement charpentée par les études sur la *Critique du jugement*, va prendre le relais pour démultiplier le corps dans toutes ses dimensions — émotions, volitions, cognitions — faisant de celui-ci le siège des passions. Enfin, l'ensemble est redéployé une nouvelle fois pour questionner le rapport du corps à d'autres formes de langage, en particulier aux formes artistiques. La thématique du *corps sensible parlant*, pour reprendre les termes propres à Parret, aura ainsi manifesté, par delà les frontières entre disciplines, et entre tendances au sein de ces disciplines, de la singularité et de la cohérence d'un parcours intellectuel.

3

Durant les années 70, les linguistes ont cherché à échapper au formalisme d'un certain structuralisme (contrairement à ce que d'aucuns croient et prétendent, l'accusation de formaliste est plus légitime du côté pragois que du côté danois, comme Parret n'a pas cessé de le souligner — mais passons sur ce différend interne aux linguistes). Réactivant une « linguistique de la parole » supposée avoir été écartée des préoccupations structurales, ils vont s'intéresser aux effets de l'expression corporelle et à la langue en action. Bien des tendances émergent à partir de cet intérêt retrouvé pour le corps sensible du langage, rencontrant parfois les intérêts de philosophes anglo-saxons dont les vues portent sur le langage ordinaire. Ces nouvelles tendances linguistiques ont pour nom *pragmatique*, *linguistique de l'énonciation* et, un peu plus tard, lorsque des linguistes auront fait leurs propositions théoriques du Foucault de l'*Archéologie du savoir*, *analyse du discours*. Parret va souscrire avec enthousiasme à ces pistes de recherche. Toutefois, son engagement dans ces recherches linguistiques n'a pas pu être intégral. Car le corps sensible occupe tout de même un registre d'expressions beaucoup plus vaste que celui que permet la seule expression verbale.

Or, la philosophie, du moins celle qui se pratique en France à cette époque, ne s'intéresse guère au corps. Ses préoccupations du moment tournent autour des thèmes de la connaissance et de l'interprétation, en relation avec la technique (Simondon, Lyotard), l'éthique (Lévinas, Ricœur, Derrida), la politique (Althusser et les marxistes) ou plus globalement les instances de pouvoir (Deleuze & Guattari, Foucault). Le corps, l'expérience sensible, le sensualisme d'un Wüllner ou l'intuitionnisme d'un Condillac, ne sont pas d'actualité.

Aussi n'est-ce pas la philosophie qui aura empêché Parret de se dévouer complètement à la linguistique. C'est la sémiotique. Qu'est-ce que la sémiotique au début des années 70 ? D'abord, la sémiotique est une affaire mondio-parisienne ou pariso-mondiale, comme on voudra, et je crois que Parret considère cette caractéristique comme un atout. C'est-à-dire que

la sémiotique attire des chercheurs de nationalités très diversifiées (ce qui comble le goût que Parret a pour les voyages) mais dont le centre est Paris (ce qui flatte sa « francophonophilie », son amour non tant pour la France que pour la langue et la littérature française). De l'École sémiotique de Paris, Parret écrit lui-même qu'« un grand nombre, sinon la plupart des sémioticiens qui acceptent d'être rangés sous cette étiquette ne vivent pas en fait à Paris » (1989b : vii). L'étiquette n'est cependant pas tout à fait illégitime, car le cœur de cette école se situe à l'École pratique des hautes études, où Greimas dispense un séminaire depuis 1966. C'est par ce séminaire de « sémantique structurale » (également titre de l'ouvrage que Greimas publie en 1966) que Parret, dès 1967, soit un an après l'obtention de sa licence en philosophie, entre dans le cénacle des sémioticiens. À cette époque, se rassemblent autour de Greimas des « jeunes loups », parmi lesquels on compte Michel Arrivé, Jean-Claude Coquet, Oswald Ducrot, Julia Kristeva, Jean Petitot, Henri Quéré, François Rastier — je dis « jeunes loups » parce qu'environ vingt ans plus tard tous occuperont des places de dominants dans le champ des sciences humaines. Durant ces premières années, la sémiotique est intimement liée aux disciplines structurales, la linguistique et l'anthropologie en tête. Elle cherche à appliquer les modèles structuralistes à un grand nombre de productions culturelles, tel le roman, les textes bibliques, les recettes de cuisine, mais aussi, — et c'est là une ouverture importante — vers les œuvres visuelles comme la bande dessinée, la publicité, le cinéma, et vers la musique⁷. Mais, en 1972, au moment où Parret se met à écrire sur la sémiotique, le paradigme structuraliste est en train de décliner. En linguistique, dans laquelle se concentrent les débats théoriques, le générativisme commence de percer sur le territoire français. C'est, pour la sémiotique, un moment de crise. Plusieurs directions vont être engagées, pour lesquelles la pensée et l'enseignement de Greimas vont servir de réceptacle. Dans un grand nombre de cas, les « pisteurs » de la sémiotique s'arment à la fois des modèles linguistiques contemporains et de concepts puisés dans le réservoir philosophique.

De cette époque, Parret fut le témoin privilégié à plus d'un titre. L'espace de jeu de la sémiotique est alors très attractif pour un philosophe formé à la théorie linguistique. En retour, les sémioticiens, qui se recrutent alors massivement chez les agrégés de Lettres et les agrégés de grammaire, voient d'un œil très accueillant un philosophe s'intéresser à leurs parties de jeu. Parret va pouvoir servir, en un certain sens, de garant de leurs recherches. Sa connaissance générale des textes philosophiques va lui permettre de poser des repères clairs et précis dans les débats épistémologiques qui agitent le milieu des sémioticiens. Idéaliste ou réaliste ? Empiriste ou formaliste ? Immanentiste ou référentialiste ? Logiciste ou sensualiste ? Parret ne tranche pas à tous les cas, ce n'est pas une fonction d'arbitrage qui est la sienne. Mais il met de l'ordre dans les questions, et les cautionne en les inscrivant dans des traditions de discussion philosophique. C'en est au point que Greimas, à l'occasion d'un colloque organisé à Cerisy autour de son travail en 1983, et devant les questions posées, se demande, en en faisant part élégamment à l'assemblée, « s'il ne serait pas plus intéressant de s'adresser à Parret ou à Petitot plutôt qu'à [lui] pour savoir ce qu'[il] pense »⁸ ! La suggestion fait sourire, mais ce n'est évidemment pas un hasard si, parmi les connaisseurs de son œuvre, il avantage ici deux philosophes. Quoi qu'il en soit, ce rôle de témoin assermenté, Parret le remplit avec d'autant plus de zèle qu'il est un infatigable voyageur. Il invente ainsi le métier

⁷ La grande période structuraliste est décrite avec beaucoup de détail par François Dosse dans son *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 1991.

⁸ « Algirdas Julien Greimas mis à la question » in Arrivé, Michel & Coquet, Jean-Claude (dir.) *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'œuvre d'A.J. Greimas*, Hadès-Benjamins, 1987, p. 301.

de philosophe-reporter, qui le conduit de Paris à la Californie (où il rencontre Searle, Grice, Lakoff) en passant par Cambridge et Oxford (où enseigne Strawson). Grand arpenteur des idées, Parret est toujours prêt à rapporter ici ce qui se pense là-bas, assurant ainsi un relais express entre le Continent, l'Empire et le Nouveau Monde.

À ce propos, il faut souligner le talent polyglotte de Parret, qui lit couramment au moins cinq ou six langues et écrit dans trois. Mais le talent polyglotte ne suffit pas pour l'entreprise qui est la sienne. Il y faut aussi mettre de l'enthousiasme. C'est là, à mon sens, la seconde des qualités morales que Parret met au service de ses activités intellectuelles. Le monde est pour ce philosophe source d'une euphorie constamment avivée, partant constamment renouvelée. Cette euphorie le pousse à l'action. L'enthousiasme, à l'encontre de l'exaltation dont la jeunesse fait l'un de ses attributs, appelle en effet un sujet maître de ses effets et apte à transformer la passion en action. En outre, l'enthousiasme se distingue de l'inspiration ou de l'engouement par la volonté du sujet à communiquer sa joie et à faire partager son inclination, de manière à susciter chez autrui le même état d'euphorie. On commence alors à saisir des motifs vraisemblables pour expliquer le maintien chez Parret du statut de philosophe, là où d'autres se sont immergés dans la linguistique ou dans une autre science humaine. L'enthousiasme réclame une position engagée mais cependant externe aux positions à défendre. Au lieu d'être un partisan, Parret demeure ainsi un garant. Et pour que le risque de cette caution ne soit pas l'occasion de se mettre au-dessus des autres, tel un arbitre, l'enthousiasme est nécessaire. Cela lui donne ce statut si rare d'un témoin actif : passeur de concepts qu'il n'est pas nécessaire de faire tout à fait siens, mais qu'il s'agit seulement d'emprunter, le temps utile à leur compréhension et, mieux que cela, à leur goût. La sémiotique présente alors un terrain extrêmement riche en idées mais encore meuble pour la pensée philosophique. Non pas laissé en friche, donc, mais tout de même fraîchement retourné. Dans la perspective d'une socio-analyse, il faudrait ajouter qu'il fallait une forme de compensation pour qu'un philosophe, dont l'habitus est souverain, s'abaisse vers la sémiotique. Cette compensation, que les deux qualités susnommées, de générosité d'écoute et d'enthousiasme vis-à-vis des idées d'autrui, auront su stimuler, c'est le privilège d'être traité de manière princière. Et tel était bien en effet le statut de Parret à la cour de Greimas. Il y était, d'après l'expression même de ce dernier, un idéal Prince du Nord, tandis que Paolo Fabbri faisait office, pour la symétrie, d'élégant Prince du Sud.

4

Il est temps d'explicitier ce qu'ont été les travaux de Parret au sujet de la sémiotique. C'est le moment aussi où la séparation impassible entre la philosophie et la sémiotique va devoir être inquiétée. Le champ de la sémiotique, en effet, n'aura jamais été clairement dissocié de celui de la philosophie, dont elle pourrait être un avatar ; en particulier elle ne peut se distinguer aisément de l'épistémologie. C'est dans ces mises au point que Parret aura tout spécialement déployé ses talents d'analyste et d'assembleur. Entre 1976 et 1991, plus d'une douzaine de publications, tant françaises qu'anglaises, viennent jalonner ses réflexions à ce sujet. C'est dire si la question l'a durablement occupé. Je vais tenter de synthétiser celles-ci dans un ordre argumentatif *a posteriori*.

Pour appréhender correctement la sémiotique, il faut d'abord établir le plus nettement possible le rôle que le structuralisme a joué dans l'émergence et le développement de la sémiotique. Par structuralisme, il faut entendre à la fois une méthodologie et une idéologie. En tant que

méthodologie, elle propose des principes théoriques, en application principalement dans le champ des sciences sociales et humaines. Parmi ces principes, l'un des plus frappants consiste à dire qu'il n'y a pas de réalité en dehors du langage ; un autre, non moins singulier, affirme que le sujet parlant est une fonction linguistique. On passe de la méthodologie à l'idéologie, dès lors qu'on interprète ces principes non plus sur un plan épistémologique mais sur un plan ontologique. Dire que le langage est toute la réalité à analyser, sur le plan épistémologique, c'est adopter un point de vue constructiviste : il n'y a de réalité *connaissable* que reconstruite selon le point de vue du sujet connaissant. En retour, ce sujet connaissant, qui est plus exactement un sujet parlant, n'est pas indépendant de la structure de connaissance qui le rapporte à l'objet et aux autres sujets parlants. Mais si l'on hypostasie le concept de réalité à la qualité d'être, alors bien sûr l'idéologie structuraliste énonce un réductionnisme en même temps qu'un relativisme extrême. La difficulté du discernement entre méthodologie et idéologie structuraliste réside dans le fait que les agents qui opèrent dans le champ structuraliste, ou à la lisière de celui-ci, n'évitent pas toujours, loin s'en faut, le glissement du parti pris épistémologique vers le credo ontologique (cf. 1976b).

La sémiotique est cependant impliquée tant dans l'idéologie que dans la méthodologie. Si les discours scientifiques sont des discours conduits selon une méthodologie explicite, ils ne sont pas moins sous-tendus, comme tous les discours, par des positions idéologiques. La sémiotique est susceptible de produire une explicitation de ces positions. Au congrès *Ideologia, Filosofia e Linguistica* qui s'est tenu à Rende en 1978 (cf. 1982b), Parret propose ainsi une sémiotique des discours scientifiques. Il insiste notamment sur le fait que la discussion entre les différentes méthodologies, ou entre les différents paradigmes, n'est pas elle-même interne à la théorie mais qu'elle révèle un jeu de pouvoir entre les agents du savoir. À l'encontre de ce qu'affirment les philosophes des sciences, il montre que le discours scientifique n'est pas un ensemble d'énoncés vrais mais bien un ensemble d'énonciations véridiques. En effet, l'énoncé vrai est solidaire d'une pratique de véridiction, telle que les scientifiques s'accordent à l'instaurer dans le jeu de discours qui leur est propre. Il y a, autrement dit, une volonté de savoir qui agit comme une modalisation essentielle à l'énonciation du vrai. Ce n'est toutefois pas la seule modalisation existante dans le discours scientifique. Il faut en outre considérer le faire-savoir⁹, qui se décline en un savoir-faire (c'est-à-dire en une connaissance préalable de la méthode et un savoir référentiel), un pouvoir-faire (une position d'autorité suffisante pour émettre une énonciation véridictoire) et un devoir-faire (la formation d'une responsabilité discursive). Voici des considérations dont on retrouverait aisément les analogues chez Bourdieu, dans les concepts de champ spécifique, d'argument d'autorité et d'habitus. L'intérêt de la perspective sémiotique proposée par Parret est d'articuler ces concepts dans une théorie très générale, qui est celle entreprise par Greimas sur les modalités et les procédés de modalisations des discours, et que Parret va lui-même développer dans son livre *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité* (1986a).

Cela dit, ce n'est pas à la sociologie des sciences que la sémiotique prétend se substituer ; c'est à l'épistémologie. Parret reprend alors, en lui faisant prendre un contenu renouvelé, la proposition de Karl-Otto Apel sur les trois prétendants à la philosophie première. Pour Apel,

⁹ Dans un article ultérieur (1985b), Parret préférera la formule d'un *faire-connaître*, sur le mode de l'explication, afin de réserver le faire-savoir, qui ressortit pour sa part du mode de l'interprétation, aux discours sémiotiques eux-mêmes.

trois paradigmes se sont succédé pour accomplir la fonction d'idéologie interne à l'ensemble du savoir : d'Aristote jusqu'à Kant, l'ontologie (ou la métaphysique) ; à partir de Kant, l'épistémologie ; au tournant du XX^e siècle, la sémiotique. La sémiotique devient de ce fait, ainsi que Parret l'annonce dans le titre d'un de ses articles, un « projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie » (1983a). Cette assertion intrépide expose cependant la sémiotique à deux difficultés : d'une part, la sémiotique y est tenue distincte de l'épistémologie ; d'autre part, elle est également tenue à distance, en tant que philosophie première, des autres sciences. Tâchons d'exposer brièvement cette double difficulté liée au positionnement de la sémiotique.

L'éloignement de la sémiotique par rapport aux autres sciences a été théorisé par Parret à l'intérieur même de la sémiotique. Car l'objet sémiotique authentique, ce n'est pas le signe, pas même le sens, mais le *sens du sens*. Et s'il y a une histoire de la sémiotique, c'est que les sémioticiens ont proposé plusieurs théories du sens. Celle de Husserl comme celle de Saussure, on l'a vu, sont articulatoires, en expression et contenu, en forme et substance. Hjelmslev étend cette articulation pour établir une véritable hiérarchie où le sens est analysé en diverses strates — acte, usage, schéma, norme. Quant à la conception greimassienne, que soutient également Parret, elle est transpositive : l'articulation des niveaux sémiotiques fait désormais l'objet d'un procès infini. La sémiotique développe ainsi, toujours selon Parret, un mode spécifique de transposition du sens. Quand les discours ordinaires déploient des mises en forme *paraphrastiques*, quand les discours scientifiques élaborent des transpositions *métalinguistiques*, les discours sémiotiques, pour leur part, accomplissent des transpositions *descriptives* du sens. Les quatre propriétés assignées aux transpositions descriptives de la sémiotique sont les suivantes : (i) plutôt qu'une paraphrase, la description développe une périphrase de manière à ce que le sens soit l'objet d'une analyse ; (ii) la description est, d'après une distinction conceptuelle empruntée à Quine, hétérophonique, au contraire des discours homophoniques des sciences ; on entend par transposition hétérophonique ; (iii) elle est également reconstructive, plutôt que constructive : le discours sémiotique présuppose des structures préexistant à leur description ; (iv) elle est enfin métadiscursive, et non métalinguistique : les modalités du discours sémiotique conduisent à l'interprétation, et non à l'explication (1985b). Que ce soit Peirce, Wittgenstein, Greimas, et même Chomsky, tous font valoir à leur manière une description du sens en sondant sa profondeur (cf. 1987c). La typologie des discours, et la caractérisation du discours sémiotique qu'elle implique, mériteraient certainement d'être approfondies, mais ce qu'il m'importe de souligner, c'est seulement la distance assumée par la sémiotique vis-à-vis des autres sciences, puisqu'elle ne développe pas, à l'encontre de ces dernières, des transpositions métalinguistiques. Parret fait résonner ici une phrase de Greimas : « [la sémiotique] n'est pas une science, mais un projet scientifique » (cité dans 1985b : il). Et on sait comment Parret a interprété cette dimension de « projet », à savoir de la façon la plus large possible comme paradigme, au sens que Thomas Kuhn a donné à ce terme, ou si l'on préfère employer ici la terminologie de Michel Foucault, comme *épistémè*.

Quant à la distance entretenue par la sémiotique à l'égard de l'épistémologie, elle ne peut être que contrariée par la concurrence qui se joue entre elles deux vis-à-vis des sciences. Une solution à l'amiable souvent envisagée est d'affirmer que la sémiotique peut assumer à l'égard des sciences humaines le rôle que tient l'épistémologie vis-à-vis des sciences naturelles. Un problème persiste toutefois concernant les sciences formelles, telles la logique et les

mathématiques, avec lesquelles la sémiotique et l'épistémologie ont bien des aspects en commun. Le partage du royaume scientifique n'est donc pas entièrement satisfaisant et la sémiotique aura souvent à emprunter les stratégies discursives et même les concepts de l'épistémologie pour asseoir sa propre position. C'est ainsi que Parret est amené à reconnaître qu'« on ne conçoit de sémiotique consistante qui ne comporte pas de composante épistémologique » (1989a : 1363), à condition de bien comprendre que cette composante épistémologique ne peut pas être externe à la sémiotique. La sémiotique a la sémiotique dans ses objets, tout à fait parallèlement au fait qu'il existe une sociologie de la sociologie. Dans les deux cas, cette composante « métathéorique » ou « épistémologique » — nous savons à présent que ces termes ne peuvent pas convenir tout à fait — ne suscite pas en leur sein un secteur de spécialité au même titre que chaque autre discours ou objet de discours est susceptible de le faire.

Le problème qui est exposé ici est loin d'avoir été tranché depuis les réflexions de Parret sur le sujet. La fonction assignée à la sémiotique vis-à-vis des sciences humaines, tout de même que son statut face à l'épistémologie et à la philosophie en général, restent instables. En émettant ses hypothèses sur le rôle et le statut de la discipline, Parret a esquissé une sémiotique idéale, une idée de Sémiotique auréolée, dans un monde platonicien, de la majuscule. Le jeu en vaut sans doute la chandelle, car l'*intégration des savoirs* (plutôt que leur unification) reste une ambition que seule peut-être la Sémiotique est en mesure aujourd'hui de saisir. Face aux précédentes tentatives d'intégration, Parret défend le pari de la Sémiotique en ces termes :

Contre Hegel (et ce qui est hégélien en Marx) je dirais que l'historicité d'une pensée de l'histoire exclut toute anticipation d'une *vérité absolue* : la Sémiotique, ainsi, n'est pas un Savoir Absolu mais une Dialogique infinie d'une communauté indéfinie qui est en même temps producteur de la Sémiotique et de son objet, la semiosis. Contre Marx je dirais que la Sémiotique ne peut être cette *ontologie* dogmatique (téléologique) de l'être historique avec ses terribles connotations d'objectivisme et de scientisme. Contre Heidegger je prendrais la défense d'une certaine « *éthique sémiotique* », celle qui mène le combat contre l'illusion bourgeoise (heideggerienne, dans un certain sens) du *sujet solipsiste* dont la praxis n'est que passive, notamment la praxis « de l'écoute » (1983a : 382).

On peut ainsi constater que la Sémiotique idéale selon Parret se confronte aux plus grandes philosophies de l'histoire contemporaine. Malheureusement, il faut aussitôt reconnaître que la réalité des discours sémiotiques est très en deçà de cette idéalisation programmatique. Or l'inconfort de leurs positions ne vient pas essentiellement de conflits externes avec les disciplines voisines mais bien de dissensions internes. La sémiotique, en effet, est loin d'être une discipline unifiée. En fait, elle dérive d'au moins deux traditions : une tradition linguistique avec Saussure et Hjelmslev et une tradition logique avec Peirce (mais aussi Frege et Carnap). Bien conscient du problème que pose cette double origine, Parret aura œuvré avec acharnement au rapprochement des deux tendances de la sémiotique. Le terme dont il use généralement pour exprimer ses intentions à ce sujet est celui d'*homologation*. En effet, son ambition n'aura pas été d'imposer une unification mais de proposer, dans la perspective très large d'une intégration des savoirs, des voies de pensée et des pistes de recherche homologues. Sans doute les présupposés épistémiques à l'origine des deux tendances de la sémiotique sont-ils très éloignés les uns des autres : Saussure avait tendance à concevoir la sémiologie comme une branche de la psychologie sociale, alors que chez Frege, au contraire,

la sémiotique permet précisément de débarrasser l'étude du sens de toute référence psychologique. Néanmoins, avec Hjelmslev, l'homologation devient possible. Le linguiste danois aura en effet repris la théorie saussurienne en la dégageant de sa gangue psychologiste. En outre, tout comme Frege, Hjelmslev assigne à la sémiotique un horizon totalisateur : tout objet est sémiotique, ou du moins sémiotisable, dès lors que le sémiotique fonde son objectivité (cf. 1983a : 373-378). Par ailleurs, il est possible de rapprocher le jeune Hjelmslev, celui des *Principes de grammaire générale* (1928), et le Peirce des années 1860-1880. Chez les deux penseurs, on trouve une même attitude contre la logique de leur temps. L'un comme l'autre leur reprochent de scinder artificiellement la pensée de son expression. *A contrario*, chez Peirce comme chez Hjelmslev, quoique les moyens pour le dire soient bien distincts, la pensée est directement et automatiquement une pensée-signe. Pour cela, ils prennent la défense d'une logique naturelle, en tout cas plus naturelle, Hjelmslev en reprenant, comme on l'a vu, les propositions de Lévi-Bruhl sur le système prélogique des pensées primitives, Peirce en faisant prévaloir une logique d'action. Dans les deux pensées, la *semiosis* ou activité de la pensée-signe n'est pas tant représentative qu'interprétative (cf. 1991b). Cette homologation, naturellement, reste partielle, fondée essentiellement sur des caractéristiques négatives. Elle n'en est pas moins capitale, non seulement pour réconcilier les deux tendances principales de la sémiotique, mais aussi pour mettre en commun les apports de deux devenirs de la linguistique structurale dans lesquels Parret a été partie prenante — la sémiotique, d'un côté, la pragmatique de l'autre côté (cf. 1984b).

5

Les efforts d'homologation réalisés par Parret ont porté leurs fruits à bien des égards. Toutefois, ils n'auront pas été suffisants pour dissiper l'inconfort et l'inquiétude qui sont essentiels à la sémiotique et aux sémioticiens. De ce que la sémiotique n'est pas une science unifiée, il faut pouvoir sérieusement remettre en question son statut de science. J'ai déjà eu l'occasion d'indiquer comment Greimas évoquait ce problème et je ne saurais me départir complètement de l'idée qu'il a effectué par son truchement un tour de passe-passe. Si la sémiotique n'est pas une science, écrit-il, elle serait tout de même un « projet scientifique ». Etre un projet scientifique, ce n'est pas être une science constituée, c'est entendu. Mais est-ce seulement être une science en construction ? Au vu de ma pratique depuis dix ans et de celles de mes collègues, je me permets d'en douter, et il me semble que ces doutes sont confirmés par les réflexions que Parret a apportées sur le sujet. Celui-ci écrit que, finalement, la sémiotique a le choix entre deux positions « déontologiques » à l'égard des sciences humaines : ou bien elle se propose comme métathéorie modélisatrice pour les autres disciplines ; ou bien elle entre dans un rapport de « complicité » avec les sciences. Nous savons désormais comment s'est résolu ce choix : en tant que métathéorie, la sémiotique n'est qu'en projet ou idéalement. Et cela sans doute pour toujours. En effet, la réalité de la pratique sémiotique et de son statut parmi les sciences humaines est non seulement très éloignée de ce projet, mais même elle s'en éloigne davantage chaque jour. En tant que modèle épistémologique pour les sciences humaines, j'estime, à la suite de François Rastier, que la chance de la sémiotique est passée. Reste alors à envisager la seconde solution, celle d'une « complicité » avec les sciences humaines, voire avec toute discipline de savoir en général. Il n'est pas sûr que cette complicité soit reconnue de tous et partout, mais c'est, je crois, une ambition que la sémiotique peut plus raisonnablement espérer atteindre. C'est donc cette

notion de complicité que je voudrais, dans la dernière partie de cette communication, interroger en la compagnie des écrits de Parret.

Prenons les choses de la manière suivante. Lorsque nous sommes entre sémioticiens, nous avons l'habitude de faire un distinguo entre deux manière de faire la sémiotique : une manière dure, à la Hjelmslev, à la Peirce ou à la Greimas, et puis une manière douce, redevable des manuels de vulgarisation où sont exposés quelques distinctions fondamentales, toujours les mêmes : signifiant et signifié ; forme, substance et matière ; indice, icône, symbole ; etc. Évidemment ce sont surtout les « durs » qui utilisent ce distinguo, et pour lui donner un poids connotatif de « sérieux » « scientifique » ils préfèrent employer la langue anglaise ; c'est donc avec une pointe non déguisée de dédain et d'amusement qu'ils stigmatisent leurs collègues, essentiellement des littéraires, mais aussi des étudiants et chercheurs en communication, par le terme de *soft*. Le distinguo *hard vs soft* corrobore, même s'il ne la recoupe pas exactement, l'alternative du métathéorique et de la complicité. Les « hard » ont en effet la fibre théoricienne très développée, tandis que les « soft » s'emploient surtout à effectuer des études de cas. Les deux types de sémioticiens se rencontrent lorsqu'un nouveau domaine vient d'être découvert et demande à être exploité. Lors de cette période de défrichage, les uns peuvent devancer les autres indifféremment : tantôt les théoriciens prennent les devants pour cartographier un territoire d'application (c'est à ce moment que la sémiotique est le plus clairement un *projet* scientifique) ; tantôt au contraire les analyses particulières sont premières et appellent le geste théorique du sémioticien. Dans ce dernier cas de figure, on assiste souvent à des manœuvres de récupération : car tous les analystes ne se revendiquent pas de la sémiotique, et c'est le théoricien qui assigne alors *a posteriori* un statut sémiotique aux analyses, « durcissant » à travers une conceptualisation élaborée les notions empiriques utilisées par ces proto-sémioticiens. Mais est-ce là vraiment le moyen d'établir une complicité avec les autres disciplines ? Au vu de l'agacement, ou tout simplement de l'indifférence, que ces manœuvres provoquent régulièrement, force est de constater que ce moyen n'est pas le meilleur qui soit. Il me semble en outre qu'en opérant de la sorte les sémioticiens hard manquent à la dureté réflexive qui est dans leur nature et qu'il faut concevoir plus subtilement l'équilibre entre la théorisation et la pratique d'analyse.

L'exemple de Roland Barthes mériterait d'être reconsidéré en profondeur. Barthes, rappelle Parret, a joué un rôle cathartique consistant à remettre en question l'enfermement de la sémiotique sur elle-même et ses ambitions fixistes et universalistes. On peut dire que Barthes à jouer un rôle centrifuge, par rapport au centre que serait la théorie hjelmslevogreimassienne. Au lieu de chercher à rayonner comme le ferait un modèle, il faudrait s'employer à déposer des éclats, les plus brillants possibles, des diffractions chatoyantes capables de refléter la diversité des formes et des couleurs des analyses particulières. Pour ce faire, il ne suffit pas que la sémiotique développe une pensée épistémique. Comme le suggère Parret au moyen d'un remarquable néologisme, il faut aussi qu'elle présente une *érotétique* (1991b : 95). Que pourrait être cette érotétique ? On peut la concevoir, d'une part, comme une manière d'envisager d'autres critères discursifs que ceux exclusivement tournés vers la connaissance et, d'autre part, comme une heuristique du discours de la connivence et de la séduction. C'est donc en cet endroit que nous retrouvons le lieu du sensible — le corps.

L'érotétique tourne ses regards vers la phénoménologie de Merleau-Ponty pour inscrire la différence, concept qui est au cœur de la sémiotique d'obédience saussurienne, dans la

perception par les sens. C'est dans cette perspective que Greimas fonde sa sémiotique des modalités et qu'à sa suite Zilberberg élabore une sémiotique tensive (cf. 1989a : 1365). Parret a apporté lui-même une contribution capitale à cette érotétique sémiotique, avec son ouvrage sur *Les passions, Essais sur la mise en discours de la subjectivité* (1986a). On la retrouve également sous-jacente à des articles récents — le plus ancien date de 1994 — que Parret a consacré à la lecture des textes manuscrits de Saussure, textes qu'il a d'ailleurs contribué à découvrir en éditant une partie des manuscrits déposés à la bibliothèque de Harvard (1994b). Étudiant les thèmes de la temporalité et du moi à partir de ces manuscrits, Parret montre que la pensée saussurienne est en réalité beaucoup plus ambivalente que celle recueillie dans le *Cours de linguistique générale*. Plutôt que métathéoriques, les concepts dégagés dans les manuscrits sont *métempiriques* : manière de souligner le fait que, pour Saussure, l'expérience ne vise pas seulement des buts de connaissance, mais engage plus largement les organes des sens et le sujet dans son corps. Sans doute s'agit-il toujours essentiellement de gestes spéculatifs et philosophiques. Mais cette spéculation ne se plie pas à la pensée logique et elle n'a plus vis-à-vis des autres savoirs les velléités modélisatrices qui sont encore présentes chez d'autres sémioticiens. Il s'agit plutôt de faire verser la sémiotique dans l'interprétation, à un niveau du sens à la fois intégral, puisqu'il inclut le perceptuel, le sensible, voire le matériel, mais aussi, convenons-en sans difficultés, très abstrait.

En second lieu, l'érotétique est un acte de discours qui inclut son propre enseignement. Il ne s'agit plus désormais de théoriser, il s'agit de montrer l'exemple. Comment rendre l'objet sémiotique désirable à autrui, en particulier aux praticiens d'autres savoirs ? On peut, comme Barthes, employer des moyens littéraires. Mais on peut aussi, comme Parret, utiliser des moyens couramment mis à la disposition des agents du champ universitaire, bien qu'ils y soient sous-employés. Ce sont précisément ceux de la convivialité et de la complicité. Qu'on ne croie pas que cette voie soit celle de la facilité, que du contraire. Parret n'est pas le seul à s'essayer dans cette voie, mais il a évité scrupuleusement l'échec qu'une telle démarche peut entraîner comme cela a malheureusement sauté aux yeux de ceux qui ont cherché à lire le soi-disant second tome du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Hachette 1986) dirigé par Greimas et Courtés¹⁰.

Quelle stratégie va proposer Parret pour pallier aux pièges de la convivialité sans toutefois renoncer à celle-ci ? Qu'on ne s'attende pas à des solutions miracles. Tout réside dans la délicatesse d'un positionnement. Parret a été, à ce qu'il me semble, durant toute sa carrière, le témoin actif d'une sémiotique en train de se faire et de s'étudier, un passeur d'idées et de conduites intellectuelles. Je m'efforcerai pour conclure, à la lumière de l'enseignement à tirer de cette carrière, de récapituler les atouts et les dangers d'une sémiotique qui se veut complice des autres savoirs. Je le ferai en déclinant sept fois ce concept de « passe » que je crois si essentiellement chevillé à la démarche intellectuelle de Parret.

1) La sémiotique instaure un *jeu de passes*. Parret n'aura eu de cesse en effet de chercher à créer le dialogue entre disciplines. De ce jeu de passes, le sémioticien n'est sans doute pas un

¹⁰ Parret a rédigé un compte-rendu de cet ouvrage (1986b) dans lequel il emploie les mots les plus durs. S'il venait depuis l'extérieur de la sémiotique, son jugement sonnerait comme le glas d'une condamnation sans appel. Toutefois, comme ce compte-rendu intransigeant a été publié dans une revue à usage interne, je le considérerais plutôt comme une manifestation de la capacité qu'à l'école de Paris à se penser sur le mode critique et à accepter de la part de ses agents une opposition sur sa conduite actuelle comme sur ses perspectives d'avenir.

simple joueur, mais il faut veiller à ce qu'il ne s'impose pas comme le maître de jeu. Il importe en effet que les choses restent fluctuantes, dynamiques, pour qu'un véritable esprit de dialogisme émerge. Mais si le sémioticien n'est pas le maître de jeu, il peut en revanche en composer l'espace même. On l'a vu, le concept clef employé par Parret dans cette optique est celui d'« homologation » : l'homologation identifie les équipiers possibles et les met en présence les uns des autres dans le respect des règles générales de bonne conduite scientifique.

2) En quoi consistent ces passes ? Ce sont des *passes d'armes*, des joutes oratoires. Parret aura ainsi montré que la sémiotique peut décrire l'activité scientifique en termes de discours véridictaires, et que les modalisations de ces discours comportent des aspects volitifs et émotifs tout autant que simplement assertifs. La vérité se fait désirer ; quelquefois elle s'impose d'autorité ; d'autres fois elle use de moyens plus subtils. Mais la délibération ne peut se faire que si l'espace des discours se distribue en partenaires et adversaires, en « destinateurs » et « destinataires », « adjuvants » et « opposants ». Et la vérité n'est sans doute pas le seul enjeu légitime du dialogisme des savoirs. Le bien être social, le bonheur des sens, la profondeur des croyances sont également des objectifs conformes aux savoirs humains et culturels. Le savoir n'est donc pas réductible à une pure épistémè. Se développent également en son sein de l'éros, de l'éthos et de l'esthésie.

3) Un premier danger s'esquisse. La sémiotique serait-elle capable d'opérer des *tours de passe-passe* ? Qui se donne les moyens de comprendre les enjeux des savoirs et les modalités par lesquelles ils se disent peut certainement les manipuler à son profit. Lorsqu'on cherche à rendre le jeu fluide et dynamique entre les disciplines, la menace de rendre les concepts indiscernables de l'une à l'autre est certainement présent. C'est pourquoi le sémioticien ne doit jamais faire semblant de se substituer aux spécialistes des autres disciplines, pas même aux philosophes. Sa position, si singulière, est celle d'un intermédiaire et d'un interprète. Ce qu'il théorise, ce n'est pas le sens, mais le sens du sens, c'est-à-dire, dans l'optique de Peirce, sa circulation infinie, ou dans celle de Hjelmslev, sa différenciation continûment déportée.

4) Mais il est vrai que dans l'espace ouvert qu'elle a institué, la sémiotique dispose d'un *passe-partout* ; c'est là son avantage et sa nécessité. Un passe-partout, c'est beaucoup plus léger qu'un trousseau de clefs. L'interdisciplinarité des sémioticiens n'est pas nécessairement celle des multiples compétences, même si, dans la pratique, beaucoup d'entre eux ont au moins deux compétences à leur actif. Par ailleurs, un passe-partout est aussi plus honnête que ne l'est par exemple le crochet des cambrioleurs... bien qu'il ne soit pas sans laisser souvent quelque impression de sans gêne.

5) Assurément, détenir un passe-partout ne devrait pas faire penser de la sémiotique qu'elle est la tenancière d'une *maison de passe*. Voilà bien un second danger à craindre tout autant que le premier. La sémiotique a une réputation douteuse, on la soupçonne d'être de mauvaises mœurs. Je ne crois pas que ce soit le cas. Il n'est évidemment pas question de distribuer *a priori* à tout sémioticien un certificat de bonne conduite. Mais, quant à la sémiotique, elle doit se donner les moyens de défendre sa position épistémologique. C'est ici d'ailleurs qu'elle peut marquer ses distances avec l'épistémologie logicienne, et pas moins avec la sociologie des sciences. La sémiotique, en réfléchissant d'abord pour elle-même les diverses méthodes d'approche du sens et les idéologies sous-jacentes à ces méthodes, est en mesure de

s'interroger sur l' « esprit de sérieux », la « rigueur » ou encore la « cohérence » que d'autres pratiques de savoir observent sans être averties des limites d'application de telles règles déontologiques. La sémiotique, pour être douce sans être molle, a le devoir d'interroger de telles règles.

6) Pour entretenir la complicité parmi les savoirs culturels, la sémiotique doit encore mettre à jour quelques *mots de passe*. Durant la période structurale, le mot de passe a pu être *signe*, *sens*, *signifiant* ou *récit*. Parret en aura proposé d'autres, qui permettent d'autres ouvertures, tels *corps parlant*, *passions*, *communautés en paroles*. Encore récemment le mot de passe a changé : c'est devenu le mot *voix*. À chaque fois, ce sont de nouvelles disciplines qui sont interpellées depuis la sémiotique pour contribuer à l'élaboration du sens. Ainsi par exemple, autour de la voix, ce sont les historiens de l'art, les anthropologues du monde antique, les éthologues, les psychanalystes, les analystes des spectacles vivants, les socio-linguistes qui se réunissent dans l'interdisciplinarité sémiotique. J'ai eu la chance personnellement de suivre cet agencement de près, puisque que Parret m'a fait l'honneur de m'associer à la direction d'un colloque puis d'un ouvrage, *Puissances de la voix. Corps sentant, corde sensible* (2001), qui exhibent son éclosion. Parret avait du reste préparé le terrain par les leçons sur la voix qu'il a données en 1998 à l'Université de Liège dans le cadre de la chaire Franqui et qui ont été publiées sous le titre « La voix et son temps. Éléments pour une esthétique de la communication » (1998a ; également reprises dans une publication ultérieure : 2002).

7) Naturellement, il ne s'agit pas seulement de se payer de mots. Si les moyens sont verbaux et discursifs, les fins ne sont pas toutes de cet acabit (encore pourrait-on se demander si elles ne sont pas toutes en définitive sémiotiques). Je reviens à la subjectivité et à la sensibilité. Nous avons vu que l'épistémologie les évacue, sans doute pas toujours avec rudesse, mais parce que sa tradition logicienne ne lui permet guère de les penser. Au contraire la sémiotique, en dépit d'un début encore marqué par le logicisme, a développé en réaction des moyens très intéressants pour intégrer dans une théorie apte aux applications les réflexions philosophiques par lesquelles Kant avait rendu compte de la raison pratique et des jugements, en particulier des jugements esthétiques. En somme, l'histoire de la sémiotique témoigne de cette intégration progressive de la subjectivité et de la sensibilité dans le savoir moderne. Dans une septième et dernière déclinaison, je dirai donc que le corps sensible parlant, tel que le manifeste exemplairement la voix, est le *témoin passant* d'un joueur à l'autre sur le plateau sémiotique.

*

Avec Parret, le philosophe n'est plus un coureur de fond solitaire ; il est engagé dans une course à relais. Des qualités nécessaires au passeur sémiotique, nous avons déjà eu l'occasion d'en observer deux : une générosité d'écoute, indispensable pour entretenir l'esprit d'équipe et pour ne pas faire le moins avec le plus, et l'enthousiasme, bien utile pour pousser à un maximum de dynamisme l'avantage de sa mise. Ces qualités sont déontologiques : elles relèvent d'une éthique propre au champ du savoir. C'est pourquoi je n'ai pas hésité à vous en parler, même si elles habitent la personnalité de Parret bien au-delà des seules exigences intellectuelles. Or il y en a une troisième qu'il me faut mentionner sans laquelle les deux autres ne peuvent pas grand chose : c'est la fidélité. Fidèle, Parret l'est d'abord à lui-même. Le parcours qui l'a conduit de la théorie linguistique de Ferdinand de Saussure aux

utilisations de la voix dans l'art contemporain et aux représentations de Sébastien à Venise, pour aussi déroutant qu'il paraisse à première vue, porte la marque d'un souci récurrent, décliné sous de multiples facettes : celui d'inscrire le corps sensible parlant dans les ontologies et les épistémologies, dans l'être des choses et les savoirs dont ils font l'objet. Cette fidélité à soi est donc aussi fidélité sinon à des idées du moins à une disposition d'esprit et à une problématique. La problématisation du corps sensible parlant suppose une circulation dans les savoirs, parce qu'au fond elle ne réside dans aucun d'entre eux. Et c'est là où la sémiotique joue son avantage, elle qui n'a jamais pu se résigner au cloisonnement disciplinaire. Fidélité enfin à la philosophie, car c'est d'abord à partir d'elle que se pense l'apport de la sémiotique.

Il me reste à dire un mot sur mon propre parcours. J'ai rencontré Herman Parret alors que je préparais ma thèse de doctorat. J'avais souhaité le rencontrer parce que les objets qui m'occupaient alors recoupaient un grand nombre de ceux qu'il avait étudié dans sa propre thèse de doctorat. Depuis lors, son amitié m'a valu, entre autres choses, de bénéficier d'un observatoire non seulement, rétrospectivement, sur l'histoire de la sémiotique, mais aussi, projectivement, sur les perspectives de mon propre itinéraire et sur la conduite déontologique à adopter. Cette conduite, ce n'est pas tant par ses ouvrages et ses articles que je l'ai apprise, bien qu'elle y soit clairement inscrite comme j'ai tenté aujourd'hui de le montrer, mais par des observations usuelles et des anecdotes. Bourdieu a souligné à quel point ce genre de transmission « par la bande » pouvait être capital dans la détermination d'une trajectoire. Pour ne vous en donner qu'un exemple en rapport avec ce sur quoi j'ai proposé ici quelques réflexions, il est arrivé que Parret me dise, à l'occasion de la parution d'un ouvrage de philosophie imposant par son ambition et son systématisme, à quel point il trouvait ce genre de projet complètement obsolète. Pour moi qui étais plongé dans une pensée aussi systématique que celle de Hjelmslev, une telle remarque a travaillé en profondeur, au niveau souterrain des représentations épistémiques. Il fallait assurément un philosophe, et un philosophe doté de remarquables qualités déontologiques, pour être capable de montrer ainsi une autre voie, singulière et néanmoins accessible, pour la sémiotique. C'est bien là ce que nous lui devons — je parle ici au nom de la communauté des sémioticiens : un passage pour l'avenir.

Bibliographie sélective des écrits de Herman Parret relatifs à la linguistique structurale et à la théorie sémiotique

- 1971 *Language and Discourse*, The Hague, Mouton Publishers, Coll. Janua Linguarum, Series Minor 119, 291 p.
- 1972a Husserl and the neo-Humboldtians, in *International Philosophical Quarterly*, 12, 43-68
- 1972b Nouvelles contributions au débat de l'empirisme et du rationalisme en théorie linguistique, in *Communication and Cognition*, 5, 99-116 et 253-268.
- 1973 Expression et articulation. Une confrontation du point de vue phénoménologique et structural concernant la forme linguistique et le discours, in *Revue Philosophique de Louvain*, 71, 72-113.
- 1974 *Discussing Language*. Dialogues with Wallace L. Chafe, Noam Chomsky, Algirdas J. Greimas, M.I.K. Halliday, Peter Hartmann, George Lakoff, Sydney M. Lamb, André Martinet, James McCawley, Sebastian K. Saumjan, and with

- Jacques Bouveresse, The Hague, Mouton Publishers, Coll. Janua Linguarum, Series Maior 93, 442 p.
- 1975a Grammatology and Linguistics. A Note on Derrida's Interpretation of Linguistic Theories, in *Poetics*, 13, 107-127.
- 1975b Indépendance et interdépendance de la forme et de la fonction du langage, in *Revue Philosophique de Louvain*, 73, 56-78.
- 1975c Idéologie et sémiologie chez Locke et Condillac: la question de l'autonomie du langage devant la pensée, in W. Abraham (ed.), *Ut Videam: Contributions to an Understanding of Linguistics*, Lisse, Peter de Ridder Press, 225-248.
- 1976a Le débat de la logique et de la psychologie concernant le langage: Marty et Husserl, in H. Parret (ed.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin-New York, 731-771.
- 1976b Structuralism: A Methodology or an Ideology?, in *Algemeen Nederlands Tijdschrift voor Wijsbegeerte*, 68, 99-110.
- 1976c Sémantique structurale et sémantique générative, in B. Pottier (éd.), *Sémantique et Logique*, Paris, J.P. Delarge, 85-108.
- 1978 Les théories linguistiques peuvent-elles être idéologiquement neutres? ou L'histoire d'un démon qui s'appelle Véridiction, in *Quaderni del Circolo Siciliano, 'Strutture Semiotiche e Strutture Ideologiche'*, 69-92.
- 1979a Une théorie linguistique sans concept de signe est-elle possible?, in D. Chatman, U. Eco & J.M. Klinkenberg (eds.), *A Semiotic Landscape/Panorama sémiotique* (Proceedings of the First Congress of the International Association for Semiotic Studies, Milan, 1974), La Haye-New York, Mouton Publishers, 341-344.
- 1979b Significance and Understanding, in *Dialectica*, 33, 297-318.
- 1980 (with Roger van de Velde) Structuralism in Belgium and in the Netherlands, in *Semiotica*, 29, 1/2, 145-174.
- 1981 Perspectival Understanding, in H. Parret and J. Bouveresse (eds.), *Meaning and Understanding*, Berlin-New York, 249-279.
- 1982a Éléments pour une typologie raisonnée des passions, in *Actes Sémiotiques/Documents* (Groupe de Recherches Sémiolinguistiques, C.N.R.S.), Paris, 4, 37, 29 p.
- 1982b Les positions paradigmatiques de la linguistique et son idéologie essentielle, in D. Gambarara e A. d'Atri (eds.), *Ideologia, Filosofia e Linguistica* (Atti del Convegno Internazionale di Studi, Rende, 1978), Pubblicazioni della Società di Linguistica Italiana, Roma, Bulzoni, 69-89.
- 1983a La sémiotique comme projet paradigmatique dans l'histoire de la philosophie, in A. Eschbach and J. Trabant (eds.), *History of Semiotics* (Collection Foundations of Semiotics, 7), Amsterdam, J. Benjamins, 371-386.
- 1983b *Semiotics and Pragmatics. An Evaluative Comparison of Conceptual Frameworks* (Coll. Pragmatics and Beyond IV:7), Amsterdam, J. Benjamins, 136 p.
- 1984a Pour une sémiotique du discours passionnel, in T. Borbé (ed.), *Semiotics Unfolding* (Proceedings of the Second Congress of the International Association for Semiotic Studies, Vienna, 1979), Berlin-New York-Amsterdam, Mouton Publishers (Coll. Approaches to Semiotics 68), Vol. I, 261-268.
- 1984b Peirce and Hjelmslev: the Two Semiotics, in *Language Sciences* (Special Issue on Language in a Semiotic Frame, ed. by F.C.C. Peng), 6, 2, 217-227.
- 1985a L'oubli naturel des linguistiques du temps, in S. Auroux, J.Cl. Chevalier, N. Jacques-Chaquin et C. Marchello-Nizia (eds.), *La linguistique fantastique*, Paris, J. Clims/Denoël, 358-366.

- 1985b (avec H.G. Ruprecht) Introduction. Exigences et perspectives de la sémiotique in *Exigences et perspectives de la sémiotique* -Recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas / *Aims and Prospects of Semiotics* - Essays in Honor of Algirdas Julien Greimas, Amsterdam, J. Benjamins, XXIII-LI.
- 1986a *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*, Bruxelles, P. Mardaga (Coll. Philosophie et Langage), 199 p.
- 1986b Les avens de la sémiotique. Autour d'un Dictionnaire, in *Actes Sémiotiques*, Bulletin IX, 38, 9-22.
- 1987a *Prolégomènes à la théorie de l'énonciation. De Husserl à la pragmatique* (Sciences pour la Communication, 14), Berne, Peter Lang Verlag, 414 p.
- 1987b Hjelmslev on Binarism, in R. Crespo, B.D. Smith and H. Schultink (eds.), *Aspects of Language. Studies in Honor of Mario Alinei*, Volume II: *Theoretical and Applied Semantics*, Amsterdam, Rodopi, 373-388.
- 1987c De l'objet sémiotique, in M. Arrivé et J. Cl. Coquet (éds.), *Sémiotique en jeu. À partir et autour de l'oeuvre d'A.J. Greimas*, Amsterdam/Philadelphia/Paris, Hadès-Benjamins (Coll. Actes Sémiotiques, 5), 25-42
- 1988 Préface à Cl. Zilberberg, *Raison et poétique du sens*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. Formes Sémiotiques), IX-XI.
- 1989a La sémiotique: tendances actuelles et perspectives, in *Encyclopédie Philosophique Universelle. I: L'univers philosophique* (dirigé par A. Jacob), Paris, Presses Universitaires de France, article 208, 1361-1368.
- 1989b Introduction, in Perron, P. and F. Collins (eds.), *Paris School Semiotics. I. Theory*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins (coll. *Semiotic Crossroads*, Vol. 2), VII-XXVI.
- 1990a La semiotica strutturale dopo Jakobson, in Montani, P. e M. Prampolini (a cura di), *Roman Jakobson*, Roma, Editori Riuniti, 317-342.
- 1990b La sémiotique est-elle une science cognitive?, in *European Journal for Semiotics Studies*, 2-3, 483-500.
- 1991a Het semiotisch project van A.J. Greimas, Inleiding op A.J. Greimas, *De betekenis als verhaal. Semiotische opstellen* (vertaald en ingeleid door William van Belle, Paul Claes, Dirk de Geest en Herman Parret), Amsterdam, J. Benjamins (Serie *Semiotisch Perspectief 1*), 1-17.
- 1991b The Semiotics of Signs and the Semiotics of Significance, in J. Bernard, W. Enninger, A. Eschbach und G. Withalm (eds.), *Theoretische und praktische Relevanz der Semiotik* (Akten des Internationalen Symposiums, Essen, 1986), Wien, OGS/ISSS, 87-104.
- 1994a Peircean Fragments on the Aesthetic Experience, in H. Parret (ed.), *Peirce and Value Theory. On Peircean Ethics and Aesthetics*, Amsterdam/Philadelphia, J. Benjamins (Coll. *Semiotic Crossroads*, 6), 179-190.
- 1994b Les manuscrits saussuriens de Harvard, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 47, 179-234.
- 1994c *Saussure - Manoscritti di Harvard*, a cura di Herman Parret, Bari, Editori Laterza (Sagittari Laterza 83) (traduzione di Rafaella Petrilli), 137 p.
- 1995 Préhistoire, structure et actualité de la théorie hjelmslevienne des cas, in A. Zinna (ed.), *Hjelmslev aujourd'hui*, Series *Semiotic and Cognitive Studies V* (Centro Internazionale di Studi Semiotici e Cognitivi, San Marino, 1993), Turnhout, Brepols, 73-98.
- 1996a Réflexions saussuriennes sur le Temps et le Moi. Les manuscrits de la Houghton Library à Harvard, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49, 85-119.

- 1996b La vérité des sens. Pour une sémiotique lucrétienne, *Documents de travail, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica*, Università di Urbino, 253, 22 p.
- 1998a La voix et son temps. Éléments pour une esthétique de la communication (Sept leçons données dans le cadre de la Chaire Francqui au titre belge 1997-1998 à l'Université de Liège), Liège, Éditions du C.I.L., 121 p.
- 1998b Greimas and his School, in R. Posner, K. Robering and Th. Sebeok (eds.), *Semiotics: A Handbook on the Sign-Theoretic Foundations of Nature and Culture*, Volume 2, Nr. 119, Berlin/New York, Walter de Gruyter Verlag.
- 1999 Un demi-siècle d'études en communication: Les années 60 - approches sémiologiques, in: *Recherches en communication*, Université catholique de Louvain, 11, 43-58.
- 2001 (& S. Badir dir.), *Puissances de la voix. Corps sentant, corde sensible*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges (Pulim).
- 2002 *La voix et son temps*, Bruxelles, DeBoeck Université (coll. Le Point Philosophique), 189p.
- 2003 Métaphysique saussurienne de la voix et de l'oreille dans les manuscrits de Genève et de Harvard, dans *Ferdinand de Saussure*, Paris, Cahier de l'Herne, 62-78.